

José Bergamín
Europe, Juillet-Août 1953

José Bergamín, qui avait été président de l'Alliance des intellectuels antifascistes pendant la guerre civile espagnole, vivait en exil en Amérique latine depuis 1939, lorsqu'il fut convié à prendre part à l'hommage à Paul Éluard dont Europe avait pris l'initiative peu après la mort du poète en novembre 1952.

NOUS EN AURONS RAISON

Quand allait se terminer l'an passé, et que se terminait la vie du poète français, mon inoubliable ami Paul Éluard, j'étais en train d'écrire, ou pour mieux dire de transcrire, la première version d'un de mes textes, un *Discours infernal de la Poésie*, sous le titre de « Beltenebros ». « Beltenebros, nom significatif, certes », aurait, dit Cervantes. Et dans ce *Discours infernal de la Poésie*, ou sur la poésie, dis-je, j'évoquais en commençant quelques mots de l'ami cher et du poète Paul Éluard. Ceux-là même qu'il prononça entre autres au cours de cette même année passée, en célébrant le 70^e anniversaire de son grand ami et du nôtre, Pablo Picasso. « Le temps ne passe pas — écrivait alors le poète — le temps toujours commence. » Avec ces mots dont je ne vais pas répéter maintenant la glose d'alors, vint à mon souvenir la personne vivante du poète, de l'ami, la dernière fois que nous nous rencontrâmes à Paris, en 1951, quand Picasso nous disait lui-même : « Le temps n'existe pas » en parlant de sa propre jeunesse interminable, amicale, généreusement donnée à la nôtre. Quel est donc ce domaine temporel qui ne passe pas pour nous ni avec nous, qui n'existe pas pour nous ? Ce domaine temporel vivant, jeune, toujours nouveau, naissant, commençant toujours, est-ce un cadavre, est-ce celui de la Poésie ?

Quel temps commence maintenant pour cette admirable poésie de Paul Éluard ? Un temps d'hommage ou de vitupération commence déjà — inévitablement — pour le poète. Le temps de ses funérailles immédiates, durant lequel les mauvais poètes et les pires critiques se croient obligés de dire n'importe quelle sottise, pour ou contre le poète qui s'en va pour toujours. Comme s'ils avaient choisi ce moment triste où on le perd dans la vie, pour jeter des fleurs, ou des cochonneries, sur sa tombe. En ces jours nous avons lu de tout cela. Je ne voudrais pas tomber dans cela même que je censure. Quoique je lui apporte d'humbles fleurs. Je préfère parler de ce que je pensais quand me parvint de Paris la nouvelle de sa mort, que m'envoyait une amie chère à lui et à moi. Et, avec la nouvelle me parvint son faire-part où mes yeux surprirent à la place de la croix coutumière, une lettre M, majuscule, mystérieuse initiale de la mort que le faire-part annonçait. Une lettre M au lieu d'une croix. Et c'est précisément à cela que je pensais, songeant au mystère de la poésie comme à une région frontière dont le signe initial est toujours celui de cette lettre magique, initiale même du mot mystérieux, du mot Mort ; et des autres mots qui désignent ces zones frontières de la poésie, que cette énumération me semblait désigner avec exactitude, en les nommant, — toujours avec cette lettre initiale de la mort — Magique, Métaphysique, Mystique, Morale, Musique. Comme lorsque à jeter un petit caillou dans une eau tranquille nous voyons rayonner alentour les ondes à la surface, nous verrions, à l'imaginer, s'ouvrir en cercles concentriques ces désignations-frontières, de sorte qu'en les plaçant en ligne verticale

par ordre alphabétique de leurs voyelles : Magique, Métaphysique, Mystique¹, Morale, Musique, le mot Mystique qui désigne le mystère poétique resterait en son centre, et, dans les cercles qui enferment de telles circonférences, deux amples zones ainsi formées : dans la plus rapprochée du centre ou nœud mystérieux, une région poétique métaphysico-morale, et, dans la plus ouverte, frontière extérieure, une autre région poétique, magico-musicale. De cette façon nous formerions le faire-part de ce que nous pourrions appeler la structure secrète de la poésie, faire-part graphiquement équivalent à celui de la structure de l'atome que traça primitivement Lord Kelvin.

Ne vous étonnez pas, lecteur, de ce hiéroglyphe. Je pensais à le tracer autour de cette mystérieuse signification initiale de la lettre M, quand me parvint la lettre magique en place de croix sur le faire-part du poète et de l'ami et à propos de cette mystérieuse transformation mystique de cette même lettre M que nous lisons dans le Chant XVIII du *Paradis* dantesque, lorsque le Poète perçoit le jeu des étoiles célestes en arrivant dans la zone planétaire de Jupiter formant les lettres qui composent les paroles initiales du *Livre de la Sagesse* : « Aimez la justice, vous qui jugez la terre ». Ou bien dans son texte latin : *Diligite iustitiam qui iudicatis terram*.

*Poscia ne l'emme del vocabol quinto
rimasero ordinate ; sì che Giove
pareva argento li d'oro distinto.*²

Quand la couleur d'argent de la planète Jupiter s'allume de toutes ces petites lumières d'or des âmes bienheureuses, le poète en souligne la ressemblance avec les étincelles qui fusent d'une bûche ou d'un sarment à demi consumé par le feu ; de cela les sots veulent tirer des augures. Ainsi, de ce crépitement multiple naît la vision lumineuse de cette lettre M qui, premièrement, prend l'apparence d'un lys, d'une fleur de lys, et ensuite d'un aigle ; mais d'un aigle impérial, jupitérien, qui symbolise, pour Dante, l'empire de la justice. La dernière lettre de justice, comme de terre (« *iustitiam* » — « *terram* ») c'est cet M qui figure symboliquement cette prodigieuse transformation. Lettre finale et non première des deux mots dont le sens réalise aux yeux du poète la sentence divine du *Livre de la Sagesse* : « Aimez, cherchez, connaissez la justice, vous qui jugez la terre ». Et cette lettre M dont le sens initial prodigieux venait de fixer ma pensée, en essayant de tracer les frontières humaines et divines de la Poésie, m'apparut soudain, à la place d'une croix, pour me signaler le destin mortel du poète et de l'ami, que moins d'un an auparavant, j'avais laissé vivant à Paris.

Ne souriez pas si moi aussi, à présent — comme les sots lorsqu'ils voient sauter des étincelles du feu, selon Dante — je fais des augures sur cette lettre qui m'apparut au-dessus du nom de Paul Éluard le cher poète et l'ami, annonciatrice de sa mort. Et puis, les poètes ne sont-ils pas les vrais juges de la terre, les « législateurs du monde », comme le leur dit Shelley ? Et n'est-ce pas l'amour de la justice qui donna à la voix poétique d'Éluard son plus pur, son plus divin accent ?

Paul Éluard a été enterré à Paris, au Père-Lachaise, au pied du mur où gisent d'autres patriotes français qui, comme lui, ont lutté pour la justice, qui, comme lui l'aimèrent, pour juger la terre, jusqu'à tomber et semer leurs os en elle. Nous espérons en sa poésie, en sa parole, dans l'exemple de sa vie nous tous qui l'avons aimé, qui avons connu l'homme, et nous pouvons continuer à l'aimer, en connaissant le poète.

1. *Místico* en espagnol, avec un i comme première voyelle.

2. « Puis toutes ces clartés se rangèrent sur l'M / du dernier de ces mots, tant que de Jupiter / l'argent me paraissait constellé de points d'or. »

Dans les livres siens que je préfère — deux d'entre eux en particulier parce que dédiacés de sa main ; le premier quand j'arrivais à Paris en 1937, le second au moment d'en partir en 1939 — (*Les Yeux fertiles*, *Cours naturel*, et ce merveilleux *À Pablo Picasso*), je retrouve dans la cadence merveilleuse et pénétrante de son lyrisme (celui de la plus pure, de la plus profonde et de la plus vivante poésie française contemporaine), ces mots écrits de sa main en manière de dédicace à l'un de ces livres : « Pour la victoire du peuple espagnol » ; c'est cela, pour la victoire de la justice.

Quand, au moment de quitter la France — quelques heures avant, la nuit même du dernier jour, à Toulon, — Georges Bernanos en compagnie des siens, du Père Bruckberger et de moi-même parlait de la lutte, de l'agonie espagnole, nous écoutions de temps en temps sur un disque que Bernanos mettait et remettait sur le gramophone une fois et une autre fois encore, sans se lasser, sans nous lasser, durant toute cette longue nuit d'adieux, la voix de Paul Éluard disant son poème *Guernica*. Et dans mes yeux brûlait encore la vision tragique et révélatrice peinte par Picasso. Le dernier vers de cet admirable poème revenait toujours à notre oreille, répété par Bernanos inlassablement :

Nous en aurons raison.

Je ne sais quel étrange, léger, énigmatique et inexplicable augure semblait nous ouvrir dans la nuit la voix du poète qui émaillait notre anxiété de ses vers impressionnants pleins d'interrogation sur l'Espagne. Ceux-là et d'autres vers de lui enserrent pour moi, chaque fois que je les lis, cette même émotion derrière la voix du poète, ou celle de l'autre poète, — de Bernanos mon ami — qui les répétait. Tous deux, poètes que j'admire, amis que j'aime, ont déjà traversé le seuil mystérieux qui signale leur sortie du monde ; pour l'un, avec une croix — avec sa sainte croix qui pesa sur ses épaules jusqu'au passage définitif — pour l'autre, avec cette mystérieuse initiale qui littéralement transfère son sens et sa signification poétique, au-delà de la mort même, comme l'espoir dans l'homme.

Et je me souviens encore, je me souviens de la première fois que je vis le poète. Il m'attendait aux *Cahiers d'art* avec les Zervos... pour me proposer de faire avec lui, à Paris, une revue de poésie qui devait s'appeler, il me semble ne pas me tromper dans le souvenir : *Au poids de l'or*. Je venais d'arriver d'Espagne, c'était dans les premiers jours de janvier 1937 : les Zervos et Éluard voulaient que je leur raconte. Et je le fis, encore fébrile, brûlant de la passion qui me brûle pour toujours... Et je parlais, parlais, comme un autre soir, dans la maison du cher Maritain, je ne sais combien de temps, plus d'une heure, de deux heures. Je me souviens très exactement, non pas de ce que je disais alors, mais de ce que me dit Éluard. Il ne voulait plus maintenant faire aucune revue « au poids de l'or » mais « au poids du sang ».

Nous en aurons raison.

Car le temps ne passe pas, ne s'achève pas. « Le temps toujours commence. » Et même, comme le dit mieux encore le vers du poète :

Une ombre n'éteint pas le jeu.

José BERGAMÍN
Montevideo, Janvier 1953
Traduit de l'espagnol par Alice Ahrweiler